LETTERA PASTORALE

Dell' Eminentiſs. e Reverendiſs. Signore

CARDINALE QUERINI

VESCOVO DI BRESCIA

Al ſuo Clero e Popolo della Città e Dioceſi, intorno ai Teatri.

VEnutaci alle mani in queſti giorni l'Operetta pubblicata poche ſettimane ſono da' torchj di Roma con il titolo, *Veri ſentimenti di S. Carlo Borromeo intorno al Teatro tratti dalle ſue Lettere*, ci ſiamo al maggior ſegno compiacciuti di ravviſar in eſſa aſſai più chiaramente di prima, in qual foggia abbia quel Santo Arciveſcovo penſato della materia oggidì molto controverſa, e di ſommo intereſſe per il bene dell'Anime. Ci è pur riuſcita di contento la menzione che in eſſa Operetta abbiamo ritrovato farſi del ſanto zelo di un Veſcovo noſtro Predeceſſore, che reggendo queſta Chieſa di Breſcia ne' tempi iſteſſi di S. Carlo, ſi fece, col mezzo di ſue lettere, e di quelle del ſuo Vicario Generale, conoſcere pieno Egli pure di zelo per l'eſtirpazione de' Teatri. Queſti due motivi ci hanno indotti, o Dilettiſſimi, ad alzare, come dice l'anonimo Autore dell' iſteſſa Operetta aver Noi fatto *coraggioſamente* l'anno proſſimo paſſato, la voce nuovamente, e farla ſentire a' noſtri popoli nella ſtagione, in cui ſiamo, de' tripudj Carnovaleſchi. Il Predicatore, o Miſſionario, di cui ci ſervimmo già un anno, fu il Poeta Franceſe in quel ſaggio Idillio *Le danger des Spectacles*, che produſſimo con la noſtra Traduzione Latina; ed in queſt' anno abbiamo diviſato di metter ſul Pulpito un Principe della Caſa Reale di Francia, cioè Armando di Borbone di Contì. Leggeſi eſſere ſtato queſto Principe di tal maniera appaſſionato in ſua gioventù de' Teatri, che anche immerſo ne' pubblici affari, e comandando in qualità di Vicerè le Armate, era ſolito di condurre fino

nel

nel ſuo ſeguito una compagnia di Commedianti. Toccatogli poi il cuore da Dio, non ſolo abbandonò quei divertimenti, ma arrivò a talmente abborrirgli, che ſcriſſe contro i medeſimi un Trattato intorno alla Commedia, ed altri Spettacoli ſecondo la Tradizione della Chieſa. Da queſto Trattato ci ſiamo riſoluti di ricavare quanto baſti per confondere i moderni Difenſori de' Teatri, e con ciò fortificare le maſſime Criſtiane tali quali ci vengono inſinuate anche dal Poeta Franceſe. Uniremo però in queſta noſtra ſtampa quei due teſti, giacchè vanno perfettamente d'accordo.

L'Editore delle Lettere di S. Carlo di ſopra accennate giuſtamente ſi prende collera contro chi in difeſa de' Teatri voleſſe prevalerſi di una certa Scrittura uſcita già ducent'anni incirca, che chiama Egli *ſcandaloſa, e un infelice aborto della penna di* un Principe della Chieſa *Poeta, e non Teologo*. Vero Teologo abbiamo premura, che ſi facciano a Voi conoſcere, o Dilettiſſimi, il Principe del Secolo, e il Poeta, che ſiamo per introdurre, e ambedue nella materia, di cui ſi tratta, veri diſcepoli di S. Carlo. Di queſto glorioſiſſimo noſtro Metropolitano poco ci ſervirebbe l'aver ornato in Milano il Santuario, ove giace il prezioſiſſimo depoſito del ſuo Corpo, e di aver celebrate le ſue Paſtorali virtù con l'iſcrizione poſta in una Medaglia, qualora non ci prendeſſimo cura di far riſpettare le ſue maſſime e dottrine dal Gregge a Noi commeſſo, e già tempo ſantificato da Lui con la ſua preſenza in qualità di Viſitator Apoſtolico. S. Carlo dichiaratoſi apertiſſimamente in quelle ſue Lettere *di non aver mai tollerate, nè creder tollerabili le Commedie*, ſoggiunſe di aver fatto per eſtirparle ciò *che più poteſſe fare con frutto;* cioè eſſerſi arreſo per pura neceſſità al partito di farle paſſare ſotto l'occhio de' Reviſori. Crederemo Noi pure di fare il frutto che poſſiamo, con darvi oggi a leggere le due Prediche, dalle quali deſideriamo che ricaviate il profitto corriſpondente alle noſtre intenzioni.

LE DANGER DES SPECTACLES.

ODE.

OU ſuis je? quels objets! de rapides merveilles
A mes regards ſurpris s'offrent dans ces beaux lieux.
Ciel! un nouveau plaiſir enchante mes oreilles,
Et ſuſpend le plaiſir des yeux.
Quel art des paſſions retrace les ravages!
De célébres malheurs les tragiques images
Affligent encor l'univers.
Contraſte intereſſant & de honte & de gloire!
Un fier vainqeur parôit ſur le char de Victoire,
Et ſon rival porte des fers.
J'apperçois une Reine au ſein de l'indolence.
A ſes pieds ſont les ſoins, & les tendres ſoupirs;
Son trône eſt entouré des jeux de l'eſperance
Plus piquante que les plaiſirs.
Souveraine, elle doit ſa grandeur à ſes charmes:
Elle ſçait triompher ſans combat & ſans armes:
Les appas lui ſervent de traits:
Elle étend ſon pouvoir ſur la terre, & ſur l'onde
L'homme eſt né ſon eſclave, & le maitres du monde,
Les Rois, ſont ſes premiers ſujets.
O Reine . . . Qu'ai-je dit? & quel rayon m'eclaire?
Je ſuis donc tranſporté dans l'empire amoureux.
J'allois au vil objet du culte de Cythere
Porter l'hommage de mes voeux.
Oui c'eſt la volupté. La perfide préſente
A ſes adorateurs la coupe ſeduiſante,
D'où s'épanche un mortel poïſon.
Elle tient ce flambeau redoutable à la terre,
Et dont le feu coupable allume le tonnerre
Si fatal aux murs d'Ilion.

De

De ſon temple enchantéur les voûtes retentiſſent,
Elle parle, & déja pour célebrer ſes loix,
Meres des doux accords, les lyres reuniſſent
Leurs ſons aux accens de la voix.
Mortels, on ne peut être heureux qu'autant qu'on aime.
Aimez, le tendre amour eſt votre bien ſupréme,
Le Ciel pour lui forma le coeur.
Aux attraits du penchant cédez ſans reſiſtance,
Achetez le bonheur au prix de l'innocence.
Quels dogmes! je fremis d'horreur.
Les faux Dieux ne ſont plus. Ils ont fui comme un ſonge,
Leurs ſceptres ſont briſés, leurs trônes renverſés.
Non . . . il vivent encor ces enfans de menſógne,
Et leurs autels ſont encenſés.
Le Theatre pour eux, en ces jours nous intereſſe,
Leurs haines, leurs chagrins, leur honteuſe tendreſſe
Font la matiere de nos jeux.
L'homme ſe croit abſou par d'illuſtres complices,
L'exemple l'encourage, il ſe permet les vices
Qu'oſent ſe permettre les Dieux.
Ici nos Amphions font parler la nature,
Je réconnois ſa voix dans leurs tendres accords;
De l'amour, du courroux, leur ſçavante impoſture
Fait naître en moi les vifs transports.
Là quel objet brillant! avec grace il s'élance!
Il vole ſur la ſcene; une noble cadence
L'embellit de nouveaux appas.
Peintre des paſſions ſéduiſante & ſublime
Il embraſe mon ſein de ces feux qu'il exprime,
Mon coeur ſuit ſon geſte & ſes pas.
O Vous dont les grands noms conſacrés dans l'Hiſtoire
Des ſiecles reculés percent l'obſcurité,
Vous dont le monde entier adore la mémoire
Inſtruiſez la poſterité.
Modéles dangereux, vous brillez ſur la ſcéne.
L'Héroiſme des Grécs, & la Hauteur Romaine
N'offrent qu'un maſque ſéduiſant.

Je

Je vois des paſſions avec art annoblies.
Phantômes des vertus, images embellie
D'un vain colori de grandeur.
Aſſis ſur les débris des Cités renverſées
Un Roi voit à ſes pieds d'auguſtes Potentats,
Sous l'amas impoſant de palmes entaſſées
Il couve ſes noirs attentats.
Ces talens de Héros qu'en Ceſar on admire
Décorent un tyran, dont l'injuſtice aſpire
Aux honneurs du ſupréme rang.
Et le noble courroux de l'amant de Chimene,
Exemple trop funeſte, enfante encor la haine
Qui lave un affront dans le ſang.
En vain pour ramener l'eſprit a la ſageſſe
On vante l'enjoüement des Comiques Cenſeurs,
Leur fiction riante écartant la triſteſſe,
Sert le plaiſir, mais nuit aux moeurs.
Philoſophe equivoque, un Auteur vient m'inſtruire
Par de fauſſes leçons propres à me ſéduire.
Mes défauts ſont ils combattus?
Je marche avec ce guide au bord des précipices.
Le Térence François corrigea moins de vices,
Qu'il ne corrompit de vertus.
Un nouveau Roſcius, ſçavant dans l'art de feindre
Etale de ſon jeu les divers mouvemens
Par ſa noble action il dit tout, ſçait tout peindre,
Ses regards ſont des ſentimens.
Le ſpectateur éprouve & ſa joie, & ſes craintes;
Il ſoupire avec lui; dans ces tragiques feintes
Il rétrouve la vérité.
Des tranſports ſimulés reveillent ſa tendreſſe,
L'image de l'amour le touche, l'intéreſſe,
Et déja ſon coeur eſt dompté.
D'un mortel vertueux l'effort le plus pénible
Lutte contre un penchant immortel ennemi.
Sans ceſſe combattu, ce monſtre eſt invincible,
Il n'eſt ſubjugé qu'à demi.

Dans

Dans ces lieux consacrés aux frivoles merveilles,
Il est plus fier encor, les yeux, & les oreilles
Pour lui conspirent contre nous.
Redoutable aggresseur, la fragile innocence
D'un trop foible secours s'arme pour sa défense,
Elle tombe, & meurt sous ses coups.
Célébres inventeurs, dont un essor rapide
A porté jusqu'aux cieux les noms, & les travaux;
O Vous du grand Sophocle & du tendre Euripide
Les éleves, & les rivaux.
Vos écrits si vantés, pour vous n'ont plus de charme.
Le repentir amer, le deuil source de larmes
Changent vos lauriers en cyprés
Quand l'univers vous place au temple de mémoire
Helas! vous abjurez la criminelle gloire
De vos dramatiques succés





QUotidie dum pergo viam quæ ducit ad Ædem
Eustachio sacram, haud Villæ dulcedine captus,
Delicias Domino sit quamvis apta parare
Illa suo, ast avidus surgentem visere molem
Formandis Cleri struxi quam moribus, illud
Lento, inquam, pede iter peragens legi, atque relegi
Galli Scriptoris Carmen, quo plena periclis
Nostri hujusce ævi Spectacula scenica monstrat;
Ac docte, solideque adeo perpendere visus
Ille mihi rem omnem illam, ut recte aptetur eidem
Quod de Mæonio conscripsit Flaccus Homero;
„Trojani belli Scriptorem, maxime Lolli,
„Dum tu declamas Romæ, Præneste relegi,
„Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
„Plenius, ac melius Chrysippo, & Crantore dicit.
Ergo curavi, haud velut ille olim pede in uno
Stans, alterno sed gradiens, ut Gallica Musa
Ausonio, ac Thusco ore loquens modo prodeat, unde
Brixia perdiscat vitare pericla Theatri.



SPECTACULORUM PERICULA.

Quæ me terra tenet? quæ ſenſibus haurio? rerum
Aufugiens rapide ſpecies obtutibus offert
Attonitis ſe mira meis, pulchris, & amœnis
Hiſce locis; dein ambas, Jupiter! occupat aures,
Permulcetque meas ſurgens inopina voluptas,
Quæ concepta prius remoratur gaudia viſus.
Indomitos animi affectus, cladeſque vetuſtas
Ars modo quæ revocat? priſca infortunia vexant
Orbem hodie pariter, tragicis obducta figuris.
Dedecus, & decus o quali molimine certant,
Spectantiſque animum afficiunt! Victoria curru
Dum ſecum invectum perducit ad aſtra ſuperbum
Victorem, premit hic rivalem compede vinctum.
Reginam aſpicio molli languore fluentem
Segnitiæ recubare ſinu, pedibuſque moleſtas
Curas obterere, & teneri ſuſpiria cordis.
Spes, qua fervet amans, & eam comitare ſueti
Ludi, grati animo mage quam ipſa obtenta voluptas,
Circumſtant Solium. Regni jura omnia debet
Illecebris Auguſta ſuis, ſibi ſpicula præſtant
Blanditiæ, imperium extendit terraque, marique;
Ilicet ut quiſquis vitales ebibit auras,
Servit ei, in primis quotquot dominantur in orbe.
Regina . . . At quid ego dixi? quiſnam mihi mentem
Colluſtrat radius? num igitur me traxit amoris
Vis aliqua in regnum? Supplex an vota ſacrabam
Flagitio vili matrem veneratus amorum?
Ædepol, eſt ita; quam colui, Regina voluptas
Ipſa eſt, lethifero calicem quæ melle perunctum
Perfida præbet iis, proprium qui Numen adorant,
Undique & ex illo fluit exitiale venenum.
Terrificam gerit ipſa facem, flamma unde ſceleſta
Prodit, fataliſque adeo Trojæ emicat ignis.

Dant

Dant sonitum Magici Templi cameræ. Ipsa resolvit
Vocem; moxque ejus celebrandis legibus, ortum
Unde trahunt suaves nexus quicumque, canorem
Concordem verbis dant illis fila lyrarum.
Mortales felix nemo esse potest, nisi amori
Sese dedat, ei vos ergo dedite, blandus
Namque amor ipse bonum vestrum est, summumque quid ejus;
Cor ob eum finxit cœlum; contendite læti,
Quo vos perducit genius, quove alma voluptas,
Gaudia vel vitæ innocuæ pretio illa parate,
Quæ vobis præstabit amor. Quæ dogmata! totus
Infremo, terribilisque tremor mea concutit ossa.
Diffugere Dii falsi, ceu somnia vana,
Eversæ ipsorum Sedes, contritaque sceptra.
Non . . . potiuntur adhuc vitali Numina luce,
Numina queis ortum dederunt mendacia prisca,
Thure & adhuc fumant aræ, namque hisce diebus
Cor nostrum ipsorum causa spectacula tangunt,
Illorum atra odia, aut curæ, seu fœda cupido,
Nostris cuncta hæc lusibus argumenta ministrant.
Immunem culpæ se censet homo, socios qui
Illustres habeat, stimulant exempla, sibique
Fas quisque esse putat, quod Dis licuisse liquebit.
Hic, Amphionii pulsantes plectra sodales
Naturæ referunt vocem; symphonia dulcis
Hanc mihi prodit, eorumdemque ars callida vivos
Progignit sensus in corde meo iræ & amoris.
Illic Saltator, scite se tollit in auras,
Et scenæ involitat, corpusque agitans numerose,
Nobiliterque, novum sibi comparat inde leporem.
Affectus animi sublimi mobilitate
Pingit, & innectit fraudem, ardoremque, suis quem
Effingit pedibus, mea per præcordia fundit,
Illius & passus, gestusque meum sequitur cor.
O vos, quorum ingentia nomina sacra vetustas
Servat in Historia, queis proinde datum tenebrosi

Sæcli

Sæcli umbras pervadere ; quorum & totus adorat
Scripta orbis , seram instruitis modo posteritatem,
Exemplaria plena periclis ; dum inclyta vestrûm
Ars micat in scenis , dant larvam visere tantum
Græcorum Heroes , veterisque potentia Romæ ;
Pravos conspicio affectus , queis nobile tegmen
Fraus offert , virtutum ea sunt phantasmata , pulchræ
Comparent tabulæ ex vani splendore coloris .
Insidet eversis Rex urbibus , atque ruinis
Permixtos , pedibusque suis consistere cernit
Prostratos rerum dominos ; scelera is fovet atra
Sub palmarum ingenti , oculos qui ludit , acervo .
Præclaræ Herois dotes , quæ Cæsaris ornant
Nomen , & ex quarum attoniti fulgore stupemus ,
Injusti hæ formam decorant , habitumque tyranni ,
Culmen ad imperii quem ducit anhela cupido .
Nobilis , exercet quam captus amore Chimenæ ,
Ira , heu exemplum funestum ! odium incitat , ex quo
Eluit offensam lædentis sanguine læsus .
Posse hominum mores blando oblectamine castos
Reddere censores Tragicos , jactantia vana est .
Tristitiam expellens ipsorum fabula ridens
Porro voluptati servit , sed moribus obstat .
Naturæ & veri speculator , se mihi præbet
Doctorem ambiguum , dictat fallentia verba ,
In vitia unde trahor . Num hæc mimorum arte domantur ?
Tali itaque in præceps delabor duce ; Galli
Virtutes plures corrupit Musa Terenti ,
Quam labes animi detersevit ipsa . Novellus
Roscius en prodit fingendi doctus in arte ,
Solers ostentat quæcumque sibi simulare
Motibus arridet diversis ; nobilis actor
Omnia fatur , novitque omnia pingere , & ejus
Contuitus referunt sensus ; quantum instar in illo est ,
Spectator trepidat , gaudet , suspiria ducit ,
Et vera esse putat , quæ ludens exprimit idem

Roscius ,

Roscius; affectus teneros vafer excitat, inde
Illius tentat jocularis amoris imago,
Cor, atque istud jam domitum se subdit eidem.
Humanæ virtuti haudquaquam operosior ullus
Conatus, quam obluctari genio, capitali
Æternoque hosti, nunquam hoc superabile monstrum,
Spirat adhuc, pugna quantumvis perpete fractus.
Hisce locis mage sævit, ubi ipsi suppetias dant
Miris plaudentes nugis auresque, oculique.
Terrifice aggreditur nos ille, & debile prorsus
Apparat integritas fragilis, quo comprimat hostem,
Auxilium, perit ergo ictus experta cruentos.
Artifices celebres, quorum ingeniosa theatris
Attulit ars lucem, unde & nomina, scriptaque vestra
Ad cœlos rapido perduxit fama volatu,
O Sophoclis grandis, teneri o Euripidis vos
Rivales, & alumni, abiit vobis lepor omnis,
Quo vestri jactati adeo nituere labores.
Pœnitet, ac dolor insequitur, luctusque, cypressos
In tristes subito commutans laurea serta.
Dumque orbis vestrum nomen sacræ inserit ædi,
Perpetua dignis quæ tantum laude patescit,
Heu! ceu grande nefas vos exhorrescitis ipsi
Immortale decus, quod Dramata vestra tulerunt.





In binas Versiones, scilicet Latinam, & Italicam, Gallici Carminis, cui titulus: *Le danger des Spectacles.*

Qui legis hæc, lauris exornatumque QUIRINUM
Conspicis Aonios, FLACCO duce, scandere montes,
An dubites, CHRISTI radiatum lumine eundem,
Atque AUGUSTINI vestigia sancta prementem,
CŒLI æque ire viam, mira nempe arte peritum
Mæonias CHARITES studiis conjungere sacris?



MASSIME SAGGIE E CRISTIANE

Ricavate dal *Trattato intorno alla Commedia e altri Spettacoli secondo la Tradizione della Chiesa*

Scritto in Francese dal SERENISSIMO PRINCIPE DI CONTI', *e stampato in Roma l' anno* 1753. *tradotto in Italiano*.

L' Amore è presentemente la passione, che bisogna trattar più a fondo nel Teatro: e per quanto bella sia un' Opera, se l' amore non vi è condotto in una maniera delicata, tenera, ed appassionata, ella non avrà altro successo, che quello di disgustare gli spettatori, e di rovinare i Comici. Le diverse bellezze delle Opere consistono oggigiorno nelle diverse maniere di trattare l'amore, o si faccia egli servire a qualche altra passione, oppure si rappresenti come la passione dominante nel cuore. Egli è vero, che l' Erode del Sig. Einsio è un Poema compito, e che non ha punto d'amore; ma egli è certo altresì, che la rappresentazione di esso sarebbe molto nojosa. Poichè bisogna confessare, che la corruttela dell' uomo è tale dopo il peccato, che le cose, le quali lo istruiscono, non trovano in lui cosa alcuna, che favorisca il loro ingresso nel di lui cuore. Egli le trova secche ed insipide; laddove corre, per così dire, innanzi a quelle, che lusingano le sue passioni, e che favoriscono i suoi desiderj. Non avviene adunque più, se non ne' libri di Poetica, che l' istruzione sia il fine del Poema Drammatico. Questo non è più vero nè nella intenzione del Poeta, nè in quella dello spettatore. Il desiderio di piacere è ciò, che conduce il primo; ed il secondo è condotto dal piacere di vedervi dipinte delle passioni simili alle sue: perche il nostro amor proprio è sì delicato, che noi amiamo di vedere i ritratti delle nostre passioni, come quelli delle nostre persone. Egli è parimente sì incomprensibile, che egli fà, mediante uno strano rovesciamento, che questi ritratti diventino spesso nostri modelli, e che la Commedia, dipingendo le passioni degli altri, muova la nostra anima in tal maniera, che ella fa nascere le nostre, le nutrisce quando sono già nate, le pulisce, le riscalda, inspira loro della delicatezza, le risveglia quando sono sopite, e le riaccende ancora quando sono estinte. Egli è vero, ch' ella non fa questi effetti in tutte le sorte di persone; ma egli è vero altresì, che ella gli fà in un gran numero, ch' ella gli può fare in tutte, e ch' ella ancora il più delle volte gli deve fare, se si considera sinceramente qual' è l' imperio naturale d' una rappresentazione viva, e congiunta ad un' espressione appassionata sul temperamento degli uomini. Egli è mosso giornalmente dall' eloquenza degli Oratori, lo deve essere con più forte ragione dalla rappresentazione de' Comici, che pur vi aggiungono tutto ciò, che gli può ajutare a questo effetto, la loro declamazione, il loro portamento, i lo-

ro gesti, la loro aggiustatura. Le femmine non trascurano cosa alcuna per comparirvi belle: elle vi riescono qualche volta, e se ve n'è alcuna, che non lo sia, non bisogna già prendersela colla Commedia, non vi essendo cosa più contraria alla sua intenzione; poichè le fa tener luogo d'una persona, che è stata l'oggetto d'una passione violenta, che non viene fedelmente rappresentata da una Comica senza bellezza. Ma ciò, che è più deplorabile si è, che i Poeti sono padroni delle passioni, che trattano, ma non lo sono di quelle, che eglino hanno così mosse: sono sicuri di far finire quelle del loro Eroe, e della loro Eroina col quinto Atto; e che i Comici non diranno se non ciò, che è nella loro parte, perchè non vi è se non la loro memoria, che se ne impacci. Ma il cuore mosso da questa rappresentazione non ha gli stessi limiti, e non opera con misure: subito ch'ei si trova tirato dal suo oggetto, vi si abbandona secondo tutta l'estensione della sua inclinazione, e spesse volte dopo aver risoluto di non spingere le passioni più oltre, che gli Eroi della Commedia, si è trovato ben lontano dal suo conto. Lo spirito avvezzo a nutrirsi di tutte le maniere di trattare la galanteria, non essendo ripieno, che di avventure graziose, e sorprendenti, di versi teneri, delicati, e appassionati, fa che il cuore, sacrificato a tutti questi sentimenti, non sia più capace di ritegno; e quando ancora questi effetti, che io non ardisco far travedere, non ne seguissero, non è egli un terribil male quella idolatria, che commette il cuore umano in una violenta passione? non è egli in qualche senso il maggior peccato, che si possa commettere? La creatura vi caccia Iddio dal cuore dell'uomo, per dominarvi in luogo di esso, per ricevervi de' sacrifizj, e delle adorazioni, regolarvi i suoi movimenti, le sue condotte, ed i suoi interessi, e farvi tutte le funzioni di Sovrano, le quali non appartengono se non a Dio, che vuol regnarvi per mezzo della carità, che è il fine, e l'adempimento di tutta la Legge Cristiana.

In verità si può egli mandar più avanti la profanazione, e farlo nel tempo istesso in una maniera, che più piaccia, e più sia pericolosa? Per quanto si voglia dire, che il Teatro non soffre più cosa alcuna se non casta, e che le passioni vi son trattate nella maniera la più onesta del Mondo, io sostengo, che egli non è per questo meno contrario alla Religione Cristiana. E ardisco ancora di dire, che questa apparenza d'onestà, e l'aver tolte via le cose immodeste, lo rende molto più da temersi. Non vi sarebbero che i libertini, che potessero vedere le Opere disoneste. Le femmine di qualità, e di virtù ne avrebbero dell'orrore; laddove lo stato presente della Commedia non dando alcun fastidio alla verecondia congiunta al loro sesso, esse non si difendono da un veleno così pericoloso, e più nascosto dell'altro, il quale elleno inghiottono senza conoscerlo, e lo amano quando ancora le uccide. Ma per istendere ancora di più questa materia, senza però escire da' limiti della verità, si

pos-

possono mai chiamare totalmente oneste quelle Opere, nelle quali si vedono le zittelle più severe ascoltare le dichiarazioni de' loro amanti, aver caro d'esser da loro amate, ricevere le loro lettere, e le loro visite, ed usar loro ancora delle corrispondenze? Io accordo, che non ostante tuttociò elle sono totalmente oneste, poichè è così piaciuto al Poeta; ma in verità vi è egli alcuno di tutti coloro, che sono i più zelanti difensori d'una sì cattiva causa, che volesse, che la sua moglie, o la sua figlia fosse onesta come Chimene, e come tutte le più virtuose Principesse del Teatro? Io penso, ch'ei soffrirebbe con molta impazienza nelle une ciò, che tanto rispetta nelle altre, e che subito ch'ei vedesse questa severità tanto vantata in un soggetto, per il quale egli avesse qualche interesse, riconoscerebbe ben presto queste false virtù per quel che elle sono, vale a dire per veri vizj.

Io devo rispondere a due obbiezioni, che fanno ordinariamente i difensori della Commedia. Io vi soddisfò con esattezza insieme, e con ordine. Dicono esser vero, che la Commedia è una rappresentazione delle virtù, e de' vizj, perche è proprio della fedeltà de i ritratti il rappresentare i loro modelli tali quali sono: ed essendo le azioni degli uomini mescolate di bene, e di male, egli è per conseguenza un dovere del Poema Drammatico il rappresentarli in tal maniera: ma che ben lungi dal fare de' cattivi effetti, ne produce degli affatto contrarj, poichè il vizio vi è ripreso, e la virtù vi è lodata, e spesso ancora ricompensata. Io non posso far meglio vedere la debolezza di questa obbiezione, che col rispondere con un dotto Prelato del nostro secolo: *Il rimedio in essa piace meno del veleno.*

Tale è la corrutela del cuore umano; ma tale è altresì quella del Poeta, che dopo avere sparso il suo veleno in tutta un'Opera in un modo grazioso, delicato, e conforme alla natura, ed al temperamento, crede poi d'aver sodisfatto a tutto col far fare qualche discorso Morale da un vecchio Re, rappresentato ordinariamente da un cattivissimo Comico, la di cui parte è sgradevole, i di cui versi sono secchi, e languidi, e alcuna volta ancora cattivi, o almeno del tutto trascurati, perche in questi luoghi appunto è dove l'Autore si riposa degli sforzi di spirito, che egli ha prima fatti nel trattare le passioni. Vi è egli alcuno, che non pensi piuttosto a ricrearsi, nel veder recitare Cinna, sopra tutte le cose tenere, e appassionate, che egli dice ad Emilia, e sopra tutte quelle, che ella risponde, che sopra la clemenza di Augusto, alla quale si pensa poco, e di cui nessuno degli spettatori ha giammai pensato a far l'elogio nell' escire dalla Commedia?

La seconda cosa, che obbietano, si è, che vi sono delle Commedie sante, le quali non lasciano d'essere bellissime, e quanto a queste non si lascia mai di citare il Polieuto, perche sarebbe difficile il citarne molte altre. Ma a dir vero, vi è egli cosa alcuna più secca e meno graziosa,

ſa , che ciò , che vi ha di ſanto in queſt' Opera ? Vi è egli coſa più delicata , e più appaſſionata , che ciò , che vi ha di profano ? Vi è egli alcuno, che non ſia mille volte più moſſo dall'afflizione di Severo, allorche egli trova Paolina maritata, che dal martirio di Polieuto ? Non ci vuole , che un poco di buona fede , per convenire in ciò , che io dico . Ah che Iddio non ha ſcelto il Teatro, per farvi riſplendere la gloria de'ſuoi Martiri ; e non lo ha ſcelto neppure per farvi iſtruir quelli, ch'Egli chiama alla partecipazione della ſua eredità . Ma come dice il gran Veſcovo , che poc'anzi ho citato:

Per mutare i loro coſtumi, e regolare la loro ragione,
Hanno i Criſtiani la Chieſa , e non il Teatro.

L'amore non è il ſolo difetto della Commedia; la vendetta , e l'ambizione non vi ſono trattate in una maniera meno pericoloſa . Comecchè queſte due paſſioni non paſſano nello ſpirito di coloro , che non ſi guidano colle regole del Vangelo , ſe non che per nobili malattie dell' anima , ſopra tutto quando uno per ſoddisfarle non ſi ſerve , ſe non di quei mezzi , che il Mondo giudica oneſti ; i Poeti facendoſi ſchiavi ſin da principio di queſte maſſime pernicioſe , ne compongono tutto il merito de'loro Eroi.

Rodrigo non otterrebbe il rango, ch'egli ha nella Commedia, s'ei non l'aveſſe meritato con due duelli, uccidendo il Conte, e diſarmando D. Sancio ; e ſe l'Iſtoria lo conſidera di più per il nome di Cid, e per le ſue impreſe contro i Mori , la Commedia lo ſtima aſſai più per la ſua paſſione per Chimene, e per i ſuoi due particolari combattimenti . Il racconto iſteſſo della disfatta de'Mori vi è molto nojoſo e poco neceſſario all'Opera.

La vendetta non è ella parimente rappreſentata in Cornelia, come un effetto della pietà , e della fedeltà conjungale congiunta alla forza , ed alla coſtanza Romana.

Quanto all'ambizione, che è propriamente la figlia dell'orgoglio, ella è troppo onorata nel Mondo, per non eſſerlo ancora nella Commedia . Biſognerebbe un volume per tutti gli eſempi , che ſe ne potrebbero addurre quaſi in tutte le Opere, come ne biſognerebbe un altro per combattere queſta paſſione , quanto ella lo merita.

Egli è dunque vero , che il fine della Commedia ſi è di commuovere le paſſioni , come ne vanno daccordo quelli, che hanno ſcritto di Poetica ; e per lo contrario tutto il fine della Religione Criſtiana ſi è di calmarle , di abbatterle, e di diſtruggerle, per quanto è poſſibile in queſta vita.

Se queſto diſcorſo può aprire gli occhi a qualcheduno, io ſarò arrivato al fine , che mi ſono propoſto . In quanto a quelli , che ſono ripieni delle maſſime della Carne, e del Mondo, e che Iddio per un giuſto, ma terribil giudizio , ha abbandonati a'deſiderj del loro cuore, io non mi maraviglio , che trovino della debolezza ne' miei raziocinj , mentre ne trovano ancora nel Vangelo.

Fattevi ſentire, o Dilettiſſimi, le due Prediche del Principe Reale, e del Poeta, che dovrebbono far arroſſire i moderni Difenſori del Teatro, anche più di quelle del Santo Metropolitano di Milano, e dell'antico zelantiſſimo Veſcovo di Breſcia, ſiamo ora a conchiudere la noſtra Paſtorale con allegarvi alcune righe delle lettere corſe fra queſti due ultimi nel particolare de' Teatri. Scrive a' 6. di Giugno dell' anno 1582. il Veſcovo Giovanni Delfino a S. Carlo, ciò che ſegue: *Riceverò a favore ſingolariſſimo, che V. S. Illma con le ſue lettere a Roma, e col Generale coadjuvi queſto mio deſiderio con quel calore, che ſuole adoperare nelle coſe, che concernono il ſervizio di Dio, e la ſalute dell'Anime. Ho rimediato che non facciano Commedie i giorni di Feſta, e Venerdì, e ſpero anche per gli offizj fatti a Venezia con la Sereniſſima Signoria di levarle in tutto, come già per mezzo del Clariſſimo Podeſtà ho levati i balli, che ſi erano per l'aſſenza mia rimeſſi in molti luoghi, e così anderò continuando, e procurando opportune, importune di eradicare i vizj.* Deliberatoſi poi il Veſcovo iſteſſo di andarſene in Valcamonica per la ſacra Viſita, il ſuo Vicario Ermolao Arlotti ſcriſſe altra lettera al medeſimo S. Carlo, inſiſtendo ſul medeſimo propoſito, cioè a dire, *per eſtirpazione di vizj tanto atroci, come ſono queſte diaboliche Commedie*. Così chiamò egli le Commedie, a favor delle quali promulgataſi la Scrittura di ſopra da Noi accennata, e che ſappiamo conſervarſi ſcritta a mano in due Codici della Biblioteca Ambroſiana, S. Carlo ſcrivendo al Card. Amulio nel 1566. ſi raccomanda *di non laſciarla uſcire dalle ſue mani*, giudicandola degna di eſſer tenuta naſcoſta, *acciò non partoriſſe cattivo effetto*. Queſta lettera, ed altre da Noi citate ci ſono ſtate ſomminiſtrate dall'iſteſſa Biblioteca, ove ſi cuſtodiſcono geloſamente gli originali.

Iſpirata che vi abbiamo, o Dilettiſſimi, per ſoddisfare all' obbligo del noſtro Carattere la dovuta avverſione a profani Teatri, non laſciamo di pregarvi a ſempre più affezionarvi a quei ſacri Spettacoli, che Iddio ci ha iſpirati di far rappreſen-

ſentare nella fabbrica eſpreſſamente eretta per queſto fine nel Sobborgo di S. Euſtachio. Ben ſappiamo aver Voi gradita la copioſa ſeparazione della zizania dal buon grano che vedeſte da Noi fatta, con rimandare alle lor caſe da trenta in circa de' Candidati. Aſſicuratevi che niente più benigni ſaremo in avvenire, e ben preſto ne avrete la prova nella nuova Raccolta già intimata per la proſſima Quareſima. Chiunque ci parla e ſcrive del noſtro Collegio ſi accorda a definirlo *la ſomma delle coſe del Miniſtero Veſcovile*, e così deſideriamo che ſia pure riguardato da tutti Voi; a' quali diamo per fine la noſtra Paſtorale Benedizione.

Breſcia dal Palazzo noſtro Veſcovile li 8. *Gennajo* 1754.

